

Masque et grimace
De l'archéologie à l'anthropologie
Le masque grimaçant de la Citadelle d'Amman : une investigation

J'ai conduit des fouilles archéologiques sur la Citadelle d'Amman, la capitale de la Jordanie. Il s'agissait en fait de travaux de sauvetage puisque le Ministère des infrastructures avait décidé l'établissement d'un hôpital et d'un grand collège sur la terrasse basse de ce site archéologique de premier plan. Nos travaux, menés avec de bons résultats entre 1988 et 1994, furent interrompus par la mainmise américaine qui voyait plus grand en développant un autre projet de mise en valeur touristique de l'ensemble du site. Personne ne peut concurrencer les budgets du cousin atlantique. En 1995, j'ai alors saisi l'opportunité d'intervenir à Gaza pour aider à la mise en place d'un Service des Antiquités dans un pays qui s'était cru libéré.

Le site archéologique de la Citadelle, qui fut la capitale Rabbath Ammon de la Bible, la Philadelphia des Grecs, enfin une belle cité romaine, est aujourd'hui noyé au cœur d'une ville de plus de trois millions d'habitants. La seule troisième terrasse, qui nous était dévolue, a la longueur de la place de la Concorde. Nous avons d'abord clarifié la puissante fortification qui la sépare de la quatrième terrasse. Les remparts ajoutés du Bronze moyen jusqu'à l'époque romaine y forment une masse large de presque huit mètres. Il semble que nous ayons juste touché le passage de la porte de la ville du Bronze. Le programme s'annonçait bien.

Puis nous avons développé, au milieu de la terrasse, le petit sondage exploratoire des Antiquités, ouvert en 1971. Une grande cour au sol de mortier a été mise au jour, bordée par une série de chambres longues. Le dispositif reprend une distribution de l'espace que l'on voit dans les palais mésopotamiens. Du sondage de 1971 étaient sorties des sculptures d'Astarté biface, supports d'une balustrade. L'ensemble a bénéficié d'une forte influence néo-assyrienne, à placer vers 700 av. J.-C. Avec audace, mais non sans raison, nous avons nommé l'endroit, le palais royal. Nous y invitait aussi la découverte dans un réduit au sol de mortier, d'un magnifique siège, taillé, soigné, percé, monobloc, immédiatement interprété comme les royales commodités. De menus objets, fragments d'ivoires phéniciens, des pierres fines, des perles de lapis lazuli, des poids de pierre au grain très fin, mais surtout une exceptionnelle coupe en pâte de verre indiquaient la qualité du locataire.

Une bonne centaine de vaisselles de fort belle façon a été reconstituée et dans laquelle se trouvait une boule en poterie, creuse, presque de la taille et de la forme d'une tête humaine, comme une caricature avec des yeux chavirés, une bouche et un nez tordu. Savamment restaurée, s'est posée la question de sa raison d'être : produit d'un artiste à l'ironie mordante ? prototype de la citrouille d'Halloween, avec le sourire édenté fort ressemblant, pour faire peur aux enfants ? goût d'un prince pour la dérision ? En fait, aucune proposition n'était convaincante et ma fuite, vers le rivage de Gaza, remisa la poterie à la grimace dans un recoin de la mémoire.

Trente ans plus tard, mon regard s'est posé par hasard sur un masque africain dont la grimace s'est immédiatement superposée à celle de la tête du palais d'Amman. Le traitement identique de la déformation dans les deux cas annulait d'un seul coup les 2600 ans qui séparaient les deux figures. La filiation de l'une à l'autre n'était pas tenable pour un archéologue pris au piège d'une chronologie sans logique.

Il fallut entrer dans les catalogues des masques africains. Celui à la grimace, loin d'être rare sous différentes versions mais toujours sous les mêmes traits, entraînait dans la catégorie des « masques de guérison ». Euréka ! l'idée s'est imposée en un instant que la grimace était le symbole du malaise ou l'image de la maladie. Le très vieux masque d'Amman se plaçait sur une piste moderne pour lui trouver un sens.

La déformation du visage exprime une douleur violente ou manifeste un spasme, et le plus probable est qu'elle montre la convulsion de l'épilepsie, un mal universel qui causa une peur millénaire. On croyait que le premier paroxysme pouvait tuer.

Une tablette mésopotamienne de 2000 av. J.-C. décrit la crise : *son cou tourne à gauche, ses mains et ses pieds sont tendus, ses yeux sont grands ouverts et de sa bouche coule de l'écume sans qu'il en ait conscience*. Un millénaire plus tard, un manuel néo-babylonien, intitulé Sakikku, décrit l'épilepsie. Les démons envahissent le corps ; ils sont l'expression des messagers de la colère divine. Les évangiles nous en offrent aussi un bon témoignage.

Mc. 9, 14-29 : Maître, je t'ai amené mon fils qui a un esprit muet. Quand il s'empare de lui, il le projette à terre et il écume, grince des dents, devient raide.

Lc. 9 ; 37 : Or l'esprit s'en empare, et subitement il pousse des cris, le secoue avec violence et le fait écumer ; ce n'est qu'à grand peine, il le quitte et le laisse tout brisé ».

Mat. 17, 14-18 : Un homme s'avança vers Jésus et lui dit à genoux : « Seigneur aie pitié de mon fils qui est lunatique et va très mal. Souvent il tombe dans le feu et souvent dans l'eau.

Matthieu précisant que le fils est « lunatique », est encore dans la tradition babylonienne où l'épilepsie est un mal envoyé par le dieu lunaire Sin. L'épilepsie est « la main » de Sin. L'ancien dieu sumérien était bénéfique, invoqué pour faciliter la parturition. Cependant les Babyloniens considéraient qu'il était de mauvais augure de naître sous les phases des lunes ascendantes ou descendantes pendant lesquelles Sin diffusait ses démons. Elle fut le « mal lunaire », considéré comme une possession démoniaque. On le voyait proche de la folie. Hypocrate (V^e s.) est le premier à comprendre que la maladie a une origine naturelle, un dérèglement du cerveau. Nous voici revenus à notre figure grimaçante.

Si l'on passe en revue les masques dans l'Antiquité, nous en rencontrons l'étonnante variété, du masque mortuaire au masque de théâtre. Celui de la tragédie traduit la colère ou la noblesse, tandis que ceux de la comédie sont censés exprimer la truculence ou le rire. De nombreux et magnifiques exemplaires nous viennent du domaine phénico-punique (Tunisie antique), les liens avec la Phénicie (l'ancien Liban) sont avérés et la géographie nous rapproche des Ammonites de la Citadelle d'Amman, les plus anciens remontant au VI^e s. avant notre ère. L'écart chronologique alors se rétrécit et nous considérons les masques de Carthage comme un repère nécessaire. À plus forte raison quand des exemplaires de haute époque ont été mis au jour en Sicile, en Sardaigne, à Malte...

On m'objectera que les témoins phénico-puniques ne sont pas vraiment grimaçants. Ils sont même très beaux avec une bouche largement entrouverte jusqu'aux oreilles et des yeux plissés qui semblent malicieusement rire ou sourire. Mais les représentations du rire et de la douleur peuvent se confondre car les artistes ont eu de la peine à mieux exprimer l'un de l'autre. À mieux les regarder, on constate une légère torsion de la bouche et une dissymétrie dans la position des yeux, enfin un nez tordu mais cassé et comme enfoncé. Il n'y a guère de doute qu'il s'agisse ici aussi de masques de guérison, ou plutôt d'exorcisme. Certains parmi les plus célèbres portent en haut du front, en ligne verticale, comme trois cabochons en relief, chacun sertis dans un cartouche. On a pu l'interpréter comme un masque portant casque en cuir plaqué sur le crâne. Ce que l'on avait vu comme la bordure arquée du casque n'est que le relief accusé des sourcils que l'on retrouve identique sur d'autres masques sans les cabochons. Ceux-ci précisent plutôt les trois endroits du crâne où l'on croyait placer le siège du mal. Des visages-amulettes carthaginois plus ou moins grimaçants portent au même endroit de petites perforations et l'on peut en tirer une pratique de guérisseur qui les pointaient avec un stylet. Un exemple de la trépanation d'un crâne, justement eu haut du front et dans l'axe de la tête, pourrait même indiquer que certaines pratiques de trépanation auraient eu pour but de décompresser le cerveau.

Nous avons insisté sur le mobilier phénico-punique parce que le *Tophet* de Carthage eut la mauvaise réputation d'avoir pratiqué des sacrifices d'enfants par le feu, entre le VIII^e s. jusqu'au second siècle av. J.-C. Une telle interprétation a été préférée par les orientalistes du XIX^e s., fondée sur les commentaires médiévaux du talmud par Rachi. Il est vrai que le

rite barbare rendu au dieu Moloch était relaté dans la Bible (Lévitique 18, 21) vraisemblablement pour ternir la réputation de l'ennemi phénicien qui pratiquait l'incinération. Plus tard, l'accusation a été indûment orchestrée par la propagande romaine contre Carthage. Dans l'Antiquité, la croyance voyait, non sans raison, dans les affections névralgiques spasmodiques dont l'épilepsie, une affection congénitale liée à la possession. D'où le concept de maladie sacrée qui aurait suscité des rituels. Dans le sillage des Phéniciens, Carthage incinérât ses morts. Les restes brûlés d'enfants du *Tophet* ont été mal compris. Melkart le dieu phénicien était devenu le Moloch de Carthage, qui passait pour avaler les enfants par le feu, put n'être que le énième avatar du dieu Sin. Les nombreuses sépultures d'enfants incinérés, qui ont été mises au jour au *Tophet*, sont vraisemblablement celles d'enfants morts de diverses maladies que les traitements n'avaient pu sauver.

À ce jour, notre masque-boule d'Amman est censé être un prototype, et il s'insère dans une antique tradition qui eut une longue postérité. Mais que faisait-il donc mêlé à la vaisselle de table du palais de la Citadelle d'Amman ? Percé d'un trou au sommet, il devait être suspendu de façon à être vu pour jouer le rôle d'exutoire en cas de crise. L'épilepsie étant entendue comme une possession, le thérapeute tentait de chasser le démon du patient. Dans le domaine des croyances, on savait que le démon habitait le malade ; errant dans la campagne à la recherche d'une victime, il choisissait de préférence les plus vulnérables que sont les enfants et même, dans certains cas, dès la grossesse. Le démon pouvait migrer d'une personne à l'autre sans qu'on puisse l'expliquer et on ne savait pas comment s'opérait le transfert que les différents exorcismes tentaient de provoquer. Le masque-boule était censé représenter la puissance démoniaque qui « absorbait » le démon au moment de la crise. Le transfert n'était possible que dans la proximité du masque. Un bon exemple nous vient encore de la Bible, au livre de l'Exode avec le serpent d'airain : pour échapper à la morsure mortelle des serpents, il fallait regarder le serpent de bronze suspendu au haut d'une hampe.

Il demeure que la question de la chronologie qui inquiète l'archéologue est encore sans réponse. Que la même représentation du spasme se retrouve à plus de deux mille ans d'écart et dans des régions fort lointaines est une énigme. Il est possible de proposer une explication sur le mode anthropologique. À savoir que les mêmes causes produisant les mêmes effets, les maladies nerveuses et l'épilepsie étant un mal universel, l'intelligence de l'homme aurait conçu sa représentation dans une forme identique. Des masques grimaçants ont été retrouvés aux Indes, au Sri Lanka, en Indonésie, au Japon, au Mexique, etc.... Ils sont adaptés dans chaque pays aux mythologies locales et auront suscité des rituels variés, indépendants les uns des autres. L'autre mode d'explication reposerait sur la couple traditionnel archéologie-histoire. Les hommes ayant toujours voyagé et dès la plus haute époque, et partout, il est légitime de supposer que le transfert par le masque grimaçant aurait été diffusé comme une parade efficace à la maladie. L'ancienneté du masque-boule d'Amman tendrait à situer l'origine du concept au Proche-Orient, ce qui reste à démontrer car les influences de l'Extrême-Orient vers l'Ouest sont fort anciennes ; en témoigne la progression des langues indo-européennes vers la Mésopotamie et jusqu'en Europe.

Cependant une transmission ancienne d'un concept du Proche-Orient vers le cœur de l'Afrique est problématique. Le meilleur chemin serait la vallée du Nil qui mène jusque dans les régions du lac Victoria. Mais l'intermédiaire de l'Égypte antique n'est pas sûr. Si elle a sur-représenté la figure humaine, le masque sanitaire paradoxalement y est absent. Il faut y voir peut-être que, si le Proche-Orient plaçait l'âme dans le cerveau, l'Égypte la logeait dans le cœur sans considérer la tête. La diffusion du concept put se faire par voie maritime. Nous savons l'extraordinaire audace de la navigation phénicienne qui, partie de Tyr, établit des comptoirs sur les côtes puniques puis jusqu'en Espagne, et qu'elle franchit Gibraltar. L'hypothèse a été soutenue qu'elle aurait fait du cabotage au long des côtes. Mais jusqu'où ? S'il est une réponse, elle est à venir.

Jean-Baptiste Humbert